

**Monique Debruxelles
Denis Soubieux**

Polar

**Enquête
sur un
Crapaud de Lune**



Éditions Ex-Aequo

Éditeur militant

Monique Debruxelles
Denis Soubieux

Enquête sur un crapaud de lune

Roman policier

ISBN : 978-2-35962-179-2

Collection Rouge
ISSN : 2108-6273

Dépôt légal juin 2011

©couverture Hubely

©Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale
ou partielle, réservés pour tous pays.

Éditions Ex Aequo

42 rue sainte Marguerite
51000 Châlons-en-Champagne
<http://www.editions-exaequo.fr>

SOMMAIRE

J L'ON S'INVITE À UNE SOIRÉE MONDAINE
J UN CRAPAUD SORT DE SON HIBERNATION
J UN CRAPAUD RENCONTRE LA BELLE AU BOIS DORMANT
J AZELLA DEVIENT UNE FEMME DE LETTRES
J L'ON FAIT DES CRÊPES
J L'ON CROIT QUE ÇA VA BOUGER UN PEU,
J LE DOCTEUR PILET EN DIT PLUS SANS EN SAVOIR BEAUCOUP
J L'ON VOIT QU'IL NE FAUT PAS CONFONDRE SAXOPHONE ET SEXE
HONE
J L'ON CROIT QUE ÇA VA SE RÉCHAUFFER,
J L'ON CONSTATE QU'UN POULET PEUT S'Y CONNAÎTRE EN CRAPAUDS
J UN HABITANT DU PERREUX VA MARNER
J L'ON COASSE LA CROÛTE ENSEMBLE
J UN EX-ROCKER A LE BLUES
J UN BATTEUR PASSE UNE SOIRÉE À PIANOTER
J LE PERREUX VAUT BIEN LE PÉROU
J UN CRAPAUD JETTE UN PAVÉ DANS LA MARE
J L'ON EST SOUS PRESSION
J L'ON COMPREND QUE MILA CONNAÎT LA MUSIQUE
J UN AUTRE CRAPAUD DISPARAÎT DE LA CIRCULATION
J LA BAVE DU CRAPAUD S'ÉCRASE SUR LE PAVÉ
J MADELEINE GASPER-LAGRANGE PASSE UN COUP DE FIL
J L'ON TOUCHE LE FOND
ILOGUE

*La rumeur du souvenir emprunte
au hasard ses voix bègues.*

Hubert Haddad

Bibliographie des auteurs

Monique Debruxelles

Recueil de nouvelles : Délit de vagabondage, paru chez Littéra en 94 ;
Conte pour enfants : Les pantoufles aux sept songes, chez Littera en 94 ;
Recueil de nouvelles : La distraction des gares, paru chez Rue des promenades, sous forme numérique en 2010. Paraitra sur papier en octobre 2011.

Au fil des années sont parus des nouvelles et des poèmes dans des revues littéraires.

Monique Debruxelles a également collaboré à des livres et des expos d'un photographe.

Denis Soubieux

A publié des poèmes au siècle dernier en revues et en recueil (Le Silence entre les Dents, CEP Orléans 1981)

puis des nouvelles fantastiques, policières ou Science Fiction en revues (L'Encrier Renversé, Florilège, nouvelles.com...), journaux (Le Nouveau Ligérien...) ou recueils collectifs (Editions L'Harmattan, Editions Caméras Animales...).

Liste des principaux personnages

Les Crapauds de Lune

Pierre Poinsignon, chanteur, musicien

Jean-Louis Souhanse, guitariste, demi-frère de Poinsignon

Tonino Di Nalli, batteur, percussionniste

Etienne Lechin, claviers

Franck Jimenez, bassiste

L'ex-compagne de Poinsignon

Azella Alaniepse

Le commissaire de police

Marcel Bannier

Les agents de sécurité

Georges Culerier

Frédéric Lavergne

Le ministre des Affaires étrangères

Léon Fernandez

La chargée de com' d'Epsilon Pharma

Madeleine Gasper-Lagrange

Chapitre 1

Où l'on s'invite à une soirée mondaine

*Le jour où les tailleurs décideront de ne plus faire de revers,
beaucoup de vieux cons perdront leur raison de vivre.*

Frédéric Dard

Le récit de Georges Culerier, mardi 4 décembre 2007

À peine perceptible, une musique de fond poisseuse se répandait comme le glaçage d'un gâteau industriel sur les invités de cette soirée morose. J'avais envie de prendre une petite pause. Je cherchai dans ma poche l'interrupteur de mon micro-cravate pour prévenir mes collègues. Et je chantonnais : « Moi, je suis repos-repos, j'en fais toujours un peu trop... », sur l'air de *Tango-tango* de Guy Marchand, me trémoussant à l'instar du crooner.

À l'autre bout du salon, j'apercevais, au travers de la masse confuse des convives, mon jeune collègue Pascal Ravenot dans son costume sombre, raide comme un général d'empire, qui peinait à retenir ses bâillements. Je dois dire, pour sa défense, que la réception était d'un ennui mortel. Depuis deux ans qu'avait changé le gouvernement, nous nous retrouvions, à l'occasion, mais assez souvent, au service de Léon Fernandez, le nouveau ministre des Affaires étrangères et on était loin des frasques de son prédécesseur. Du moins en apparence. Pour ses déplacements privés, Fernandez avait prorogé le contrat du ministère auprès de l'agence de protection qui nous employait. Celui-là, nous ne risquions guère de devoir le ramener chez lui ivre mort. En d'autres termes, ça ne bougeait plus des masses et on s'emmerdait ferme. Ne croyez pas que je me plains de mon sort. Pour rien au monde je ne reprendrais, contre un pauvre SMIC, mon ancien titre ronflant de chef de la sécurité d'un super-marché. La surveillance d'une personnalité est largement mieux payée, sans compter les grappilles qui arrondissent les fins de mois. Au final, on bouffe et on picole plus ou moins à l'œil, au gré des occasions. Enfin, je veux dire avec ce qu'on rapporte à la maison. Parce que, sur le lieu de travail, c'est devenu de plus en plus difficile.

Sous Fernandez, j'avais même l'impression de vivre au milieu d'un troupeau d'ascètes. Et pour commencer, personne ne fumait plus dans ces soirées, les invités comme les hôtes. Conséquence des lois anti-tabac ou de la personnalité austère de notre pékin ? Peu importait. Pour

l'heure, j'en avais ma claque de cette ambiance et brûlais d'aller m'en griller une.

C'était Paul Maurice, l'académicien, qui invitait dans son appartement du quai Malaquais. Tout le monde savait qu'il briguait le grade d'officier de la Légion d'honneur. Il ne s'y prenait pas trop mal, d'ailleurs, pour l'obtenir. Et cela ne scandalisait personne... dans notre microcosme. On n'a rien sans rien, dans ce monde, n'est-ce pas ?

Ces buffets nous semblaient interminables, à nous, les membres du service de protection rapprochée, habitués à plus d'activité physique. À ce rythme, immobiles des heures à attendre la fin des réceptions, ou assis dans une voiture à conduire Monsieur de-ci de-là, nous finirions par prendre de l'embonpoint, nous ramollir.

Cependant, en toile de fond de ces soirées, il se passait des tractations. Le plus souvent à notre insu. Nous ne nous fatiguions pas à écouter aux portes. Il nous suffisait de consulter la liste des invités communiquée par le secrétariat du ministère, pour savoir dans quel bois serait taillé l'ordre du jour.

Il y avait, ce soir-là, une bonne trentaine de convives autour du buffet : quelques écrivains dont j'oubliais toujours les noms, membres de jurys littéraires, quelques sénateurs séniles (hou, le pléonasme !) et surtout la belle Madeleine Gasper-Lagrange, qui perçait l'assemblée de son regard vert, directrice de com' des laboratoires Edoxyl Pharma, et maîtresse en titre du ministre.

Il devait être près de 23 heures. Et on était là, à faire le planton depuis au moins quatre heures. La main dans la poche de ma veste, je connectai mon petit micro-cravate :

– Ravenot !

Je le vis sursauter à l'autre coin de la pièce. Le bougre, il dormait debout ! Personne d'autre que lui n'avait entendu (on pourra, le jour venu, se reconvertir ventriloques chez Bouglione !) et il tourna son regard de chien battu vers moi.

– Ravenot, c'est Georges. Je te réveille ?

Il grommela quelque chose que je ne compris pas vraiment, « Fais pas chier ! » ou autre grossièreté dans le genre.

– Ça ne t'embête pas si je descends fumer une clope ? Je ferais bien une petite pause....

Mon oreillette crachotait un peu. Je me promis de la changer sans trop tarder : dans notre boulot, la moindre erreur peut être lourde de conséquences, l'approximation n'est pas de mise.

– Pas de problème. Avec l'agitation ambiante, ils pourraient même se garder tous seuls ! Fred est parti pisser. Dès qu'il revient, je te le dis... Tiens, justement je le vois. Tu peux y aller.

– OK. Je me débranche. « Moi, je suis repos-repos, j'y serai jusqu'au tombeau ! » À tout' !

Je contournai le buffet pour gagner l'entrée. En passant je me servis trois ou quatre toasts, saumon, caviar, tapenade. Plus par réflexe que par véritable envie de grignoter. Le vestibule, à lui seul, était plus grand que mon appartement. J'empruntai l'escalier privatif qui donnait sur le porche. À mon approche, la double porte vitrée s'ouvrit et le hall s'éclaira. Un courant d'air frisquet remonta le long des marches. Je pressai le pas pour laisser les battants se refermer et me dirigeai sur la droite vers le portail. J'utilisai la petite ouverture réservée aux piétons tout en portant la main à ma poche pour en extraire une cigarette sans sortir le paquet. La rue était glaciale et la nuit frissonnait sous les caresses du vent. J'avais coutume de réchauffer ma carcasse à la braise de mes vieux mégots et ne me connaissais pas frileux. Pourtant, ce soir-là, je ne m'avançai guère sur le trottoir et restai à l'abri, en retrait, sous le porche. Je m'y repris à trois fois, tel un novice, pour allumer ma cigarette, la flamme du briquet soufflée par autant de bourrasques qui contournaient ma main repliée en un médiocre paravent.

Le quartier était désert. Même au repos, je gardais le réflexe du professionnel : toujours aux aguets. On me paye pour être paranoïaque par procuration. Voici, en quelque sorte, une bonne définition de mon métier.

En contrebas coulait la Seine blasée. On entendait le ronronnement diffus des voitures, comme étouffé par le brouillard et la somnolence ambiante. Une de nos BMW était garée le long du trottoir, sur une place « handicapé ». Celle du ministre avait été rentrée dans un garage de l'académicien afin de nous épargner une longue et fastidieuse surveillance. Très peu de voitures stationnaient dans la rue, toutes plus somptueuses les unes que les autres et il restait quelques places libres. Les mêmes que lors de notre arrivée. Voici aussi ce qu'on doit observer, enregistrer et qui fait partie de notre job : toute voiture qui se gare devant un immeuble où séjourne le ministre est une bombe potentielle. J'exagère ? Juste un petit peu. Mais c'est dans ce monde en perpétuelle alerte que je vis et c'est ce monde qui me fait vivre.

Alors que j'allais rentrer, roulant le filtre de ma cigarette entre mes doigts avant de le balancer d'une pichenette dans le caniveau, j'entendis sur ma droite le bruit d'une voiture qui se rapprochait nerveusement. La cadence syncopée de son moteur préjugeait de bougies usées jusqu'au trognon ou d'un filtre à essence encrassé. Diagnostic hâtif avant de plus amples observations. Ce n'était assurément pas une Rolls ni une Ferrari que je m'attendais à voir apparaître. Et je ne fus pas déçu : une petite Fiat comme on n'en voit plus depuis vingt ans ralentit devant moi en

broutant et s'arrêta en biais sur le trottoir, face à l'École des Beaux-Arts, une quinzaine de mètres en aval de l'immeuble de l'académicien. Elle était reconnaissable entre mille : le rouge originel avait viré au gris rose et paraissait encore plus éteint qu'à l'accoutumée sous la lumière famélique des lampadaires. La vitre arrière recouverte d'autocollants écaillés - Médecins du Monde, WWF, Greenpeace, Reporters sans Frontière... - contresignait la caisse à savon : c'était la vieille voiture de Jean-Louis Souhanse refilée, après la dissolution de leur groupe de musique, *Les Crapauds de Lune*, une bonne vingtaine d'années plus tôt, par son demi-frère Pierre Poinsignon. Jean-Louis était l'aîné. Il avait été le guitariste soliste et l'un des compositeurs du groupe alors que son frère chantait, s'accompagnant de divers instruments. L'un comme l'autre étaient des habitués de ces soirées, des proches de Madeleine Gasper-Lagrange et de Léon Fernandez. On peut presque dire qu'ils faisaient partie du cénacle. Sans doute même avant que Fernandez ne soit ministre. C'était surtout Madeleine Gasper-Lagrange, Mila pour les intimes, MGL pour les autres dont nous faisons partie, qui entretenait des relations avec Pierre Poinsignon. Edoxyl Pharma se targuait d'aider les ONG dans leur travail. Communication, communication.... C'était son boulot. Pierre Poinsignon, qui bourlinguait en tant qu'humanitaire aux quatre coins du monde, s'était désolidarisé de la plupart des ONG en vue. Fâché serait un terme plus juste. Il fonctionnait en franc-tireur, ne discutant avec personne de ses projets. MGL lui fournissait des médocs, tandis que Fernandez lui facilitait l'obtention de visas litigieux et lui apportait son aide pour ces choses qui relèvent du politique. Cela faisait un certain temps, plusieurs semaines, qu'on n'avait pas vu Pierre Poinsignon. Ni son frère. Ils allaient d'ailleurs rarement l'un sans l'autre.

À ma connaissance, Jean-Louis Souhanse n'était pas invité ce soir-là.

– Ravenot ? Fred ? Je suis toujours en bas, j'allais remonter et voilà Souhanse qui se pointe...

Tout en observant la Fiat 500, j'avais rallumé mon micro. Jean-Louis Souhanse avait bondi de sa caisse et essayait d'en fermer la portière en la claquant. Il s'échina, s'y reprit à trois ou quatre reprises semblant plutôt énervé. Il en vint à bout d'un puissant coup de pied. Cela ne lui ressemblait guère. Il était tout sauf une brute. Sa stature chétive et dégingandée le rapprochait plutôt d'un grand Duduche que d'un boxeur. On ne lui connaissait aucun vice et c'est avec légèreté qu'il portait ses cinquante balais. La seule fois qu'on l'avait vu s'emporter - l'histoire ayant été largement propagée par la presse people, je ne trahis donc pas un grand secret - ce fut au *Printemps de Bourges*, après que Christian Presle, le chanteur des *Fous de Bassan*, eut mis un comprimé

d'ectasie dans le demi pression de Pierre, à son insu, pour s'amuser. Il avait fallu séparer Jean-Louis et Presle. Depuis, les deux hommes ne s'étaient plus jamais croisés. Les *Crapauds de Lune* avaient même fait ajouter dans leur contrat une clause suspensive leur permettant de refuser de jouer dans les mêmes lieux que les *Fous de Bassan*.

– Et en plus, il m'a l'air plutôt excité. Demandez à Fernandez si je peux le laisser monter. Il me semble qu'il n'était pas sur la liste. En attendant, je temporise, je vais me rallumer une clope, histoire de donner le change... On a vraiment un métier dangereux pour la santé. Je ne vous dis pas l'état de mes poumons dans dix ans !

Jean-Louis traversa la rue, se dirigeant vers moi tout en relevant le col de son manteau râpé.

– Salut, Georges, tu fais le planton dehors, maintenant ? Fait frisquet, ce soir. Ça ne s'arrange pas vos conditions de travail !

– Non, ça va. J'étais juste descendu m'en fumer une. C'est pas très tempétueux, en ce moment là-haut. Enfin, tu les connais aussi bien que moi. Ce ne sont pas des fêtards. Dans une heure, ils seront tous couchés. Remarque, je ne m'en plains pas. Ça me fait des vacances.

– Faut que je parle à Mila. C'est urgent !

– Qui te dit qu'elle est là ?

– Puisque tu y es, c'est que le ministre est présent. Donc Mila aussi.

– Comme tu y vas ! Je suis au service de Fernandez, je marche dans son ombre, mais madame Gasper-Lagrange n'est pas obligée d'en faire autant. D'une, c'est une soirée privée et, que je sache, tu n'es pas invité. De deux, tu n'es pas sûr qu'elle soit là.

– Arrête de me mener en bateau. Faut qu'on discute. Je l'ai eue sur son portable et c'est elle qui m'a proposé de venir. Elle le suit partout, ton ministre, même au plumard. C'est pas un scoop et ça ne date pas d'hier.

– Partout, partout ! On ne l'a encore jamais vue au Conseil des ministres !

– Je pourrais aussi appeler Paul Maurice. Après tout il est chez lui et il invite qui il veut : il me donnera le code de l'immeuble.

– Ça m'étonnerait qu'il passe outre l'avis de Fernandez : il tient trop à sa rosette pour risquer le moindre incident, se le braquer pour une connerie... Tu vas commencer par te calmer si tu veux que j'appelle là-haut.

Et je continuai de simuler. Un appel sobre et neutre :

– Ravenot, Jean-Louis Souhanse est avec moi, en bas. Il vient d'avoir madame Gasper-Lagrange au téléphone qui lui a proposé de passer. Pourrais-tu vérifier s'il peut monter ?

Sourire diplomatique en direction de Souhanse, accompagné d'un petit signe de tête, signifiant « Tout va bien, il se renseigne », histoire de calmer le gars en attendant. En même temps, j'essayais de baliser le terrain afin de ne pas le laisser, aussi sympathique fût-il, dépasser les bornes. Ce n'était pas parce qu'à l'occasion, nous avions partagé quelques verres qu'il devait oublier de me voir, dans ce contexte, comme un professionnel. Il convenait d'éviter trop de familiarité.

Dans mon oreillette, j'avais déjà la réponse de Ravenot qui me résumait la situation et la conduite à suivre :

– MGL confirme. Ils ont effectivement quelque chose sur le feu. Elle est évasive sur le sujet. Ça doit être confidentiel, enfin du genre à pas trop ébruiter. Elle a vu avec Fernandez. Il est OK pour qu'il monte avec toi. Pendant qu'ils discutent, on reste un peu à l'écart, mais pas trop loin. Si ça tourne au vinaigre, on le vire. Mais attention, pas d'initiative : c'est le ministre qui donne le signal.

Je me tournai vers Souhanse :

– C'est bon, on monte. Ravenot, tu nous ouvres, je n'ai pas le code !

À peine entendu le déclic de l'ouverture, Jean-Louis Souhanse, s'interposant vivement entre moi et la porte, s'engouffra dans le hall. En quelques enjambées, il me devançait déjà de six ou sept marches, les gravissant deux par deux de ses guibolles d'échalas. Je m'efforçai de le suivre. Ne pas arriver deux rames en retard. Question de conscience professionnelle, mais surtout de fierté. Fred, impassible devant la porte du vestibule, accueillit Souhanse :

– Madame Gasper-Lagrange vous attend.

Et il le conduisit vers MGL qui, arborant son plus large sourire, venait de prendre sur le bar une coupe de champagne pour la tendre à Jean-Louis. Non seulement il ne lui rendit pas son sourire, mais dans un geste brusque et agacé pour refuser la coupe, faillit envoyer le tout, contenu sur la robe et contenant au travers de la salle. Le verre fut rattrapé in extremis par Madeleine Gasper-Lagrange, limitant les dégâts. Les convives, tout à leur conversation et mondanités diverses, ne s'étaient aperçu de rien. En revanche, je vis Fred et Ravenot se tendre, dans un mouvement identique au mien, vers le lieu de l'altercation, prêts à intervenir. Léon Fernandez, un peu en retrait, faisant mine de se servir un toast, nous adressa un petit signe discret, mais clair, afin de stopper notre élan. Jean-Louis était blême et on sentait qu'il n'était pas du tout dans son assiette. Il cherchait ses mots, qui peinaient à sortir :

– Pierre va très mal. Depuis quelque temps, il n'est pas dans son état normal. Il présente des troubles de la mémoire. Qu'est-ce que tu lui as fait prendre ?

– Tu devrais savoir que Pierre nous a envoyés balader, qu'on ne l'a pas revu depuis des semaines. Pourtant, jusqu'ici, il semblait avoir besoin des médicaments d'Edoxyl Pharma. Il venait sans cesse nous en quémander. De toute façon, il est ingérable, ton frangin, il n'a jamais pu travailler bien longtemps avec qui que ce soit. Et il est parfaitement capable de se démolir tout seul !

Souhanse eut un mouvement vers Madeleine Gasper-Lagrange, comme pour la frapper. Mais il se réfréna. Sa mâchoire tremblait :

– Je ne te demande pas de me faire la psychologie de Pierre. Vous avez été bien contents de l'utiliser pour l'image de votre boîte : « Un chanteur qui guérit des enfants grâce à des antibiotiques donnés par Edoxyl Pharma. » Combien ça vous a rapporté, tout ça ? Des articles un peu partout dans la presse, des émissions de télé, davantage de clients. Et tout cela grâce à ton minois séduisant... Oui, tu es photogénique, Mila ! Mais à l'intérieur, c'est moins joli, joli ! Tu l'as aimé, Pierre ? Tu t'en souviens parfois ? Aujourd'hui, il va très mal. Son cerveau est comme une éponge. Par moments, il ne sait même plus qui il est... Alors je te pose une deuxième fois la question : qu'est-ce que vous lui avez fait avaler pour vous débarrasser de lui ?

– Tu divagues, mon pauvre Jean-Louis ! Dans quel monde vis-tu ? Il est fini, ce temps des festivals de camés où vous évoluiez ! Tu te crois chez les Borgia ? On est dans le monde réel, on a pignon sur rue, comme on dit. Tu t'imagines qu'on va s'amuser à mettre quelque chose dans la soupe de ton frère ? Lui mettre quoi et pour quoi faire ? Lui faire avaler une drogue pour qu'il perde la mémoire ? Pourquoi pas l'assassiner, pendant que tu y es ? Je te rappelle que c'est lui qui nous a lâchés. Ceci dit, et pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté : il ne nous doit rien et nous ne lui devons plus rien. S'il ne veut plus bosser avec nous, ce n'est pas nous qui irons le rechercher. Alors, ciao, Pierre !

Gasper-Lagrange parlait bas. Délibérément. Son égalité de ton était durcie par un débit rapide. Je n'étais pas très proche, mais grâce à l'expérience acquise par le métier, je détachais chacune de ses paroles de la musique et des conversations ambiantes. Léon Fernandez restait, lui aussi, attentif. Il était évident qu'elle ne souhaitait pas faire profiter les autres convives de cet échange. J'en eus confirmation quand Souhanse reprit, deux tons plus haut, d'une voix posée et ferme :

– EP-0699, ça te dit quelque chose ?

Quelques invités proches braquèrent instinctivement leurs regards vers le lieu de l'altercation avant de retourner, indifférents, à leurs propres blablas. Il y eut un moment de flottement, une fraction de seconde durant laquelle je vis MGL perdre pied, se décomposer avant de retrouver son aplomb :

– Comment veux-tu que je connaisse toutes les molécules sur lesquelles travaille le labo ? Je suis chargée de com, pas chimiste. Il est possible qu'il existe un projet portant ce code : EP, les initiales d'Edoxyl Pharma, suivies de la date de synthèse... Tous les laboratoires « Recherche et Développement » travaillent avec des numéros de ce type... Qu'est-ce que tu veux prouver ? En quoi ça concerne ton frère ?

Puis, laissant retomber ses épaules et poussant un grand soupir :

– Bon, tu commences à me fatiguer avec tes histoires. Va, sers-toi une coupe de champagne ou une orangeade. Si tu souhaites rester ici un moment, je veux bien que tu me parles de la santé de Pierre... à condition que tu arrêtes ton délire et que nous puissions discuter normalement, entre personnes sensées.

– Du délire ? Veux-tu que je te dise ce qu'est EP-0699, que je te le rappelle, que je le raconte à la presse, que je le crie à tout ce beau monde qui bâfre à tes côtés ? Et vos actionnaires, savent-ils ce que cachent toutes les belles actions humanitaires dont vous vous glorifiez ? Pierre se doutait depuis quelque temps que vous le manipuliez. Il vous en a parlé et c'est après ça qu'il a cessé de vous faire confiance...

Fernandez s'était rapproché, visiblement préoccupé par la tournure que prenaient les événements. Nous savions qu'il était l'un des principaux actionnaires d'Edoxyl Pharma et comprenions qu'il ne pouvait rester indifférent, par-delà l'altercation centrée sur Mila, aux éclaboussures qu'il risquait d'essuyer si les choses venaient à mal tourner. D'autant que quelques invités commençaient à s'intéresser à la prise de bec, à tendre l'oreille. Paul Maurice, ça pouvait aller, rien ne lui paraissait jamais trop scandaleux, il s'écroulerait, mais les autres, les quelques scribouillards aux dents longues, il pourrait leur prendre une envie de mordre : pas encore assez mouillés pour avoir le sens de la discrétion.

– Calmons-nous ! Notre ami a un peu trop bu et nous allons le raccompagner, affirma Fernandez en passant le bras autour de l'épaule du fauteur de trouble pour le pousser vers la sortie.

Jean-Louis se dégagea vivement de la contrainte et s'éloigna :

– Bourré, mon cul ! Pierre a constitué un dossier sur Edoxyl Pharma. Au cas où il lui arriverait quelque chose. Comme vous n'avez pas l'air de vouloir en causer, avant demain je l'aurai refilé à la presse et vous serez bien obligés de rendre des comptes.

Mon oreillette se remit à bourdonner. C'était Fernandez :

– Lavergne et Culierier, vous le raccompagnez à sa voiture. Vous le suivez, pour voir si ce dossier existe vraiment ou si c'est du bluff. S'il va voir des journalistes, vous l'interceptez, vous récupérez le dossier, vous lui foutez, au besoin, une bonne trouille. Enfin, c'est votre boulot,

vous savez faire. Efficaces, discrets. Pas d'embrouilles, pas de complications. Et tenez-moi régulièrement au courant, même tard dans la nuit. Ravenot me reconduira chez moi. Vous n'avez pas besoin de rester ici à trois. Vous serez plus utiles à filer Souhanse. Et peut-être pas trop de deux.

Jean-Louis s'était déjà, sans notre intervention, dirigé vers la sortie avec un air décidé et furibard. Il fallait faire fissa si on ne voulait pas le perdre dès le départ. Et voilà que Fred ne trouvait rien de plus urgent que d'aller récupérer au bar sa petite gratte du soir : il s'était fait mettre de côté une caisse de champagne. Et pas question de la laisser là.

– T'inquiète, j'arrive ! Démarre la bagnole en attendant et regarde dans quelle direction il part, me dit-il avec son culot habituel. Et déverrouille le coffre que je puisse y mettre la bibine !

Je prenais beaucoup de plaisir à bosser avec Fred, mais dans des moments pareils il m'exaspérait. Je tentais de m'accrocher aux pas de Souhanse qui avait déjà atteint le hall de l'immeuble et passait la porte vitrée sans se retourner. Le temps d'arriver, j'entendis celle du porche qui se refermait. Sa Fiat étant garée un peu plus loin, nous atteignîmes chacun notre voiture en même temps. Avantage des nouvelles technologies, les portières de la BM étaient ouvertes avant qu'il n'ait introduit sa clé dans la serrure.

– Merde, Fred, magne-toi, il démarre !

Chapitre 2

Où un Crapaud sort de son hibernation

L'homme est capable de faire ce qu'il est incapable d'imaginer.
René Char

Le regard de Tonino, mardi 15 avril 2008

Il enfila son vieux veston en haussant mentalement les épaules. Le vêtement était avachi, terne et élimé aux poignets, mais Tonino n'en possédait pas de plus neuf et, pour ce qu'il avait à faire, celui-ci conviendrait. Au moins s'y sentait-il à l'aise. Saisi d'un accès de coquetterie qui ne lui ressemblait guère, il s'examina dans le miroir en pied accroché derrière la porte d'entrée. Sa silhouette tout en longueur ne bougeait pas, à peine avait-il perdu quelques kilos ces dernières années, accentuant un peu sa maigreur, mais sa chevelure grisonnante était aussi fournie qu'à vingt ans. Loin de se croire beau, il s'était toujours trouvé une ressemblance avec un balai à franges oublié sous la pluie. Il rajusta le col de son polo, tout aussi pimpant que le veston, attrapa sa clé de voiture dans le vide-poche posé sur le guéridon, puis sortit. Le ciel était radieux et la température plutôt douce.

Il claqua le portail derrière lui, content de quitter son sinistre domicile. Il jeta un coup d'œil à la façade grise, recroquevillée sur ses lézardes, presque écrasée par les immeubles voisins. Après le divorce, il n'avait trouvé que ce deux-pièces rabougri, sans confort hormis l'électricité et l'eau froide sur l'évier, donnant sur une cour encombrée d'objets en tout genre. Mais un copain lui prêtait la maisonnette sans contre-partie et Tonino Di Nalli s'estimait heureux d'avoir au moins un toit.

La circulation n'était pas trop dense pour un milieu de matinée. Il s'introduisit aisément sur l'autoroute, se demandant si sa vieille 504 tiendrait encore longtemps. « Ne m'abandonne pas, » lui dit-il tout bas. Il avait toujours parlé aux objets, comme aux animaux ou aux arbres. Au début de leur union, cette manie faisait sourire Alice. Puis elle avait trouvé cela débile. C'était son mot : « débile ». Tout ce que disait ou faisait Tonino était devenu « débile ».

Il alluma l'auto-radio. RFM passait un vieux succès de Simon & Garfunkel, « *The sound of Silence* ». Il éteignit. Mieux valait ne pas plonger tête la première dans la nostalgie. Il devait garder toute son

énergie pour le trajet et les retrouvailles qui l'attendaient. C'était pénible, à la longue, cette fatigue qui ne le lâchait plus. Le matin était toujours un peu difficile ; au milieu de la journée, il se sentait comme un robinet manquant de pression ; après dix-huit heures, hagard, il errait en étranger dans son propre corps, dans cette carcasse molle qui lui servait de corps. « Secoue-toi, bon sang ! » grognait Alice toujours en mouvement. Il avait beau essayer, il ne parvenait pas à avancer. Chaque geste lui coûtait. Au café, il était devenu encombrant. Alice le houspillait, le bousculait, faisait tout à sa place. Elle avait fini par lui ordonner de partir, de sortir de son bar et de sa vie. Il ne lui en voulait pas. Elle avait raison : avec sa fatigue chronique, qu'aucune pathologie ne justifiait, il n'était vraiment plus bon à rien. Même depuis qu'il ne travaillait plus, il était en permanence lessivé.

Ce matin, par exception, il ne se sentait pas trop mal. Il fallait en profiter. Son vieil ami Étienne Lechin l'avait appelé la veille, sur son mobile. Consigné chez lui par une jambe cassée, il lui avait dit se faire du souci pour Jean-Louis Souhanse, disparu depuis plusieurs mois, ainsi que pour le demi-frère de celui-ci, Pierre Poinsignon, dont Étienne venait d'apprendre l'état de santé catastrophique. Amnésique, il était hospitalisé depuis le début de l'année. Tonino Di Nalli avait ruminé la nuit entière, ressassant tout ce qu'ils avaient vécu ensemble. *Les Crapauds de Lune !* La musique, leur groupe de rock. La meilleure partie de sa vie ! Jean-Louis, Pierre, Étienne, Franck Jimenez et lui. Pendant toutes ces années, il s'était efforcé de ne pas y penser. Il avait vendu sa batterie depuis belle lurette, dans une boutique spécialisée.

Une berline le doubla, puis se rabattit juste devant lui. Il jura sans acrimonie, par habitude. Comme pour beaucoup de conducteurs, même les plus urbains, les jurons constituaient pour lui un article oublié du code de la route, indispensables au bon fonctionnement du véhicule.

Au réveil, il s'était dit qu'il devait aller voir Pierre, qu'il devait tenter quelque chose pour sa guérison, quitte à s'installer chez lui un moment. Et même si son ami était incapable de le reconnaître, ils pourraient se fabriquer de nouveaux souvenirs. Il avait rappelé Étienne très tôt, le sortant sans scrupule du lit, tout excité par son projet. Lechin lui avait confirmé l'adresse personnelle de Pierre et donné celle de l'établissement où il était soigné. Il l'avait félicité : « Il y a longtemps que je me serais rendu à Saint-Hilaire, si je ne n'avais pas la jambe dans le plâtre. » Un court instant, quelque chose dans le ton de la voix, ou bien dans les mots choisis, avait agacé Di Nalli. Sans doute une réminiscence de la période précédant la dissolution du groupe. Étienne, à l'époque, s'était montré belliqueux et manipulateur, ne regardant pas aux coups bas pour obtenir ce qu'il voulait. Mais quelque temps après, il avait

exprimé de profonds regrets et Tonino, même s'il ne pouvait tout à fait se départir à son égard d'un léger manque de confiance, ne lui gardait pas rancune. Après tout, Étienne aussi avait souffert de la situation et n'y avait rien gagné, bien au contraire.

À midi, il se contenta d'un sandwich avalé dans une station-service et remonta en voiture. Il ne lui restait plus que quelques kilomètres à parcourir. Il chantonna une rengaine scout pour se donner du courage. À Saint-Valéry-de-Sixte, il sortit de l'autoroute, attentif aux panneaux indicateurs. Une impression de vacances, oubliée depuis longtemps, l'accompagnait quand il entra dans Saint-Hilaire-sur-Nouvelle par une porte datant du moyen-âge, sorte de donjon agrémenté de deux pinacles effilés évoquant une paire de cornes, et monta la rue aux Moines, dont les pavés firent grincer la 504. C'était une de ces villes dont il ne reste d'ancien que quelques vestiges, et qui s'agrandissent distraitemment, de décennie en décennie, jusqu'à renier leur passé. Quittant le quartier médiéval, il déboucha sur la place principale, bordée de brasseries, de bâtiments modernes et d'une église romane au remarquable clocher-porche. Tonino s'arrêta pour regarder le plan de la ville, affiché à l'entrée d'un square portant le joli nom de : « Jardin du Cabri ». Saint-Hilaire regroupait plusieurs bourgs. La maison de Pierre était éloignée du centre-ville, il fallait redescendre jusqu'au pont traversant la rivière, longer celle-ci vers l'ouest, puis juste avant un chemin de halage, tourner à gauche dans la rue des Prémices, et tout de suite à droite. Vingt-cinq ans plus tôt, à l'époque des *Crapauds*, il était souvent venu impasse du Pré-au-Clair, mais ce ne fut qu'en arrivant au bord de la Nouvelle qu'il reconnut le chemin.

La grande bâtisse, recouverte en partie par de la vigne vierge, avait l'air d'une vieille dame mimant le sommeil pour mieux épier les conversations. Les volets étaient clos, des publicités dépassaient de la boîte aux lettres. Bien qu'il n'eût pas reçu de nouvelle depuis une quinzaine de jours, Étienne lui avait laissé entendre que Pierre aurait pu être de retour chez lui. Mais de toute évidence, il n'avait pas encore quitté la clinique. Tonino sonna tout de même, traîna un long moment, notant que le jardin n'était pas trop mal entretenu. C'était étrange de se retrouver, en son absence, devant chez Pierre. Il enleva plusieurs prospectus de la boîte, les empocha. Puis il reprit sa voiture, commençant à sentir ses épaules s'alourdir.

Dans le quartier de Foissy, il dut tourner longtemps avant de dénicher la clinique des *Myosotis*, cachée dans une ruelle sans plaque. Il avait hâte de revoir Pierre, de pouvoir lui parler. Au centre d'un parc, *Les Myosotis*, genre de manoir en pierre blanche, était flanqué de deux tours carrées. Un pigeonnier et un cèdre bleu donnaient à l'ensemble des

allures de domicile privé. L'entrée principale se faisait par un vigoureux escalier de marbre. À droite d'un hall carré, coincé entre deux portes, se trouvait le guichet d'accueil. Un gros bouquet de fleurs artificielles, aux couleurs passées, encombraient tout le côté droit, tandis qu'à gauche un écran d'ordinateur tentait de cacher une secrétaire blonde, à la bouche fardée d'un rouge coquelicot.

– Monsieur ?

– La chambre de monsieur Poinsignon, s'il vous plaît ?

Elle pianota sur le clavier.

– Désolée. Il ne reçoit pas de visite.

– Ah, il va plus mal ?

– Je ne crois pas. Mais le docteur Pilet les lui a interdites.

Elle avait des fossettes et un regard enfantin.

– Écoutez, je viens de loin...

– Ce sont les ordres, monsieur. Mais si vous désirez parler au docteur Pilet, je vais le prévenir.

Elle prit le combiné du téléphone, appuya sur une touche et attendit. Puis elle recommença. Le sourcil inquiet, elle désigna au visiteur un vague coin salon :

– Veuillez patienter, je vais le chercher.

Tonino fit deux pas vers les fauteuils, tandis que la jeune femme sortait par la porte de droite. Sans prendre le temps de réfléchir, il retourna au guichet et dirigea vers lui l'écran de l'ordinateur. Pierre avait la chambre 18. Dans la case « visites », un O apparaissait. Le cœur battant, il retourna s'asseoir précipitamment près de la fenêtre, à la seconde où la secrétaire revenait. Il n'avait pas fait preuve d'autant d'audace depuis bien longtemps.

– Il vous recevra dans quelques minutes.

L'établissement était silencieux, on aurait pu le croire vide. Le parc lui-même, pourtant très attirant par ce temps printanier, était désert. Une porte s'ouvrit sur un homme grand et maigre. Gris de cheveux comme de teint, il souffrait à l'évidence d'un physique passe-partout. Il s'avança vers Di Nalli et lui tendit la main d'un air renfrogné.

– Je suis le docteur Pilet. Venez avec moi jusqu'à mon bureau.

Au bout d'un long couloir sombre, ils entrèrent dans une pièce toute blanche, donnant sur l'arrière du bâtiment.

– Je soigne monsieur Poinsignon depuis son arrivée, il y a quatre mois. On me dit que vous souhaitez le voir.

– En effet.

Le médecin ne lui proposa pas un siège, il n'avait certainement pas envie de le voir s'attarder. Sa main gauche, dans la poche de sa blouse, jouait avec un objet invisible, stylo ou clé. Ou gri-gri ?

— Je crains que ce ne soit impossible. Il est un peu agité, ces temps-ci. Une visite le troublerait.

— Mais je suis un vieil ami...

— Justement. Il est préférable d'attendre qu'il aille mieux. Il y a une ou deux semaines, j'aurais été content que quelqu'un prenne enfin de ses nouvelles, car voyez-vous, jusqu'ici, personne n'est venu le voir, mais ce n'est pas le bon moment.

— Son état a empiré ?

Pilet eut une moue nerveuse.

— Comme je vous l'ai dit, il est un peu perturbé, et je crains qu'une émotion n'augmente son mal-être.

— Peut-être au contraire serait-il apaisé de constater qu'on se préoccupe de lui ?

— J'aime autant ne pas prendre de risque. Voulez-vous me laisser vos coordonnées ? Je vous ferai prévenir dès que je le jugerai capable de supporter cette entrevue.

Di Nalli capitula. Il trouverait un autre moyen de rencontrer Pierre. Il donna son nom, son numéro de téléphone et partit, sentant peser sur sa nuque le regard du médecin.

Il retourna sans se presser au centre-ville, acheta une canette de bière dans une épicerie et la but sur un banc du jardin du Cabri, face à l'église. Il se demanda une nouvelle fois ce qui était arrivé à son ami. Coup sur la tête ? Chute ? Tonino ignorait à peu près tout de la vie de Poinsignon et des autres *Crapauds* depuis la séparation du groupe. Il était tombé une fois sur Jean-Louis Souhanse à un concert de Magma, dans les années 80 à Paris, et Étienne Lechin lui avait parfois donné signe de vie, de loin en loin et de moins en moins souvent. Il était passé le voir une fois dans son bistrot, à Férins. Il avait jugé le *Haut-de-Forme* bien situé et agréable, mais ce n'était peut-être que par politesse. Ce jour-là, Tonino s'était demandé ce que lui, batteur pas plus mauvais qu'un autre, et même, s'il devait en croire les critiques de l'époque, plutôt bon, faisait dans ce coin perdu, dans ce café sans charme, à travailler comme un damné de l'aube jusqu'au soir, servant sans joie des clients qui ne l'intéressaient pas, auprès d'une femme qui ne l'avait jamais vraiment aimé.

Même si Étienne lui avait affirmé que son propre job - pianiste et secrétaire d'un chanteur caractériel - n'était pas une sinécure, Tonino avait senti cette fois-là que sa vie n'avait aucun sens. Mais il manquait déjà d'énergie pour en changer.

Il se leva pour jeter sa canette vide dans une poubelle. En survêtement, un promeneur de chien le lorgnait d'un air soupçonneux